

ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

II

DES CYCLES GERMANIQUES ET SCANDI-
NAVES DANS LA TETRALOGIE DE
RICHARD WAGNER.**Sommaire.**

I-II. *Le NIBELUNGE-NÔT et les EDDAS; leur substance historique; élaborations qui ont fixé ces poèmes.*

III. *Traces de Panthéisme scandinave laissées en Allemagne par le NIBELUNGE-NÔT et par les EDDAS.*

IV. *Wagner parmi ce Panthéisme; il en prend, pour les mettre dans son œuvre, les deux grands aspects: Chute et Rédemption. Etude critique de la TETRALOGIE à ce point de vue.*

Psychologie de l'œuvre.

Détail. — *Le Nibelunge-nôt*: Trois séries de chants, de sagas, composent ce poème; sagas burgundes, avec Gunther; franques, avec Siegfried; gothiques, avec Théodoric. Notes sur Gunther, sur Siegfried, sur Théodoric. — Ces Sagas sont recueillies par les Moines; entre leurs mains, latinisation de l'épopée barbare; pourquoi. Ce qui, pourtant, subsiste dans le poème: le plus vieux et le plus fort symbole: l'Or.

Les deux *Eddas*: Recension islandaise des *Eddas*: Sœmund, Snorri. Note sur les possibles rédactions antérieures des sagas qui composent les *Eddas*: Skaldes. Les Skaldes sont les conservateurs des éléments mythiques scandinaves défigurés, par le génie latin (je ne dis pas chrétien), dans l'Europe centrale. Les chants héroïques, en circulation, dès le ^{ve} siècle, dans l'Europe centrale, se combinent, lorsqu'ils remontent vers la Scandinavie, avec les éléments mythiques restés là, vivaces, et, par ce mélange, ils acquièrent une nouvelle vigueur. Autre rehaut qui s'y vient ajouter: les traditions relatives aux Rois-de-mer. De l'Allemagne vient le fait; du Nord scandinave, la symbolique.

Rapide aperçu sur le Panthéisme en Allemagne: Moyen-Age et Temps modernes. Palingénésie des croyances scandinaves. Légendaire médiéval. Nains, Koboldes, Nixes, Wassermanns, Ondines, Femmes-Cygnés, Chevaliers errants. Légendes de Lore-Ley et de Kunégonde; Légende de l'Anneau, etc. Le Panthéisme germanique dans Dürer et Holbein, et depuis, etc. Opinion de Henri Heine. C'est peut-être parmi ce très spécial Panthéisme que les Allemands ont pu prendre cette tournure d'esprit qui a fait dire d'eux (par Wagner lui-même): « Le Germain aime l'action qui rêve. »

Cette pensée nous apparaît, en quelque sorte, comme l'hygiène de la *Tétralogie*. — Deux grands aspects dans l'en-

semble des Dogmes scandinaves : Chute, Rédemption. Etude de ces deux termes dans les sources et dans Wagner. Wagner a, surtout, donné à l'idée de Rédemption un relief exceptionnel, tout à fait original. — Balder, Dieu-Agneau, agent de la Rédemption dans la théogonie scandinave; forme très abstraite du dogme de Balder. Pour dramatiser l'idée de Rédemption, Wagner la transpose sur Siegfried : modification très heureuse. En même temps qu'il se prête à synthétiser l'idée de Rédemption, le symbole de Siegfried est l'équivalent de tout un large courant historique : invasions ; renouvellement (historique) du monde, considéré du point de vue du symbole de Siegfried.

Substance psychique de la double idée de Chute et de Rédemption : Wotan. Psychologie du drame de Wagner.

I

Le poème du *Nibelunge-nôt* n'est point l'œuvre de tel ou tel. Tout au plus a-t-on cru pouvoir identifier en Henri d'Otterdingen, qui aurait vécu au XIII^e siècle, le définitif compilateur *des* chants, des *lieder* qui le composent (1). Cette identité importe peu, d'ailleurs. Quels sont plutôt les événements qui constituent la substance historique de cette épopée ? — Trois groupes de traditions s'y ressortissent à l'activité des trois principales figures du poème : Siegfried, Gunther et Théodoric (sans parler d'Attila). Avec Siegfried, les traditions des Francs-Saliens ; avec Gunther celles des Burgondes ; celles des Goths avec Théodoric.

Il n'y a guère, toutefois, que la tradition burgunde que l'on puisse étudier historiquement. Mais cela suffit, puisque l'événement qu'elle rapporte — la destruction du premier royaume de Bourgogne par les Huns (436) — est capital dans le poème.

Cette constatation est basée sur un passage de la *Chronique* de Prosper Aquitanus, prêtre, au V^e siècle, et ami de saint Augustin.

« Eodem tempore Gundicarium Burgundionum regem, inter Gallias habitantem, Ætius bello obtrivit pacemque ei supplicanti dedit, — quâ non diu potitus est siquidem illum Chuni cum populo suo ac stirpe deleverunt. »

Ce Gundicaire — le Gunther des *Nibelungen* —

(1) Vers 1210, selon Lachmann. — Chants, *lieder* : — *Nibelungen lied*, oder *Nibelungen lieder* ? s'est demandé un érudit allemand, H. Fischer. Lachmann, avant lui, s'était posé la même question et avait dit : *lieder*, chants détachés, rhapsodies. Il faut adopter l'opinion de Lachmann.

entra en Gaule au commencement du v^e siècle; il s'empara du territoire compris entre le Rhin et les Alpes, et c'est en 436 qu'il périt dans une grande bataille livrée aux Huns sur les bords du Rhin.

Vicissitude fortuite dans ce chaotique drame des Invasions. Mais un souvenir s'en fit, plus tragique que l'événement même, et qui, toujours grandi, aboutit à l'épopée des *Nibelungen* (1). C'est que la bataille des Champs-Catalauniques, la plus grande bataille de toute l'époque des Invasions, vint par là-dessus, et l'impression inouïe qu'elle laissa — cette monstrueuse mêlée de tous les peuples, cette manière de Leipsick fauve et nue — se répandit, par récurrence, sur les événements antérieurs aussi bien que sur ceux qui suivirent, et les rougit du même flamboiement. Ce fut, ensuite, un vaste envol de légendes, de chants — le cycle épique de l'invasion d'Attila; cycle né dans les rumeurs de la cavalerie hunnique, rythmé du choc des boucliers sur les champs catalauniens, partout épandu... mais qui, peu à peu, se localisa suivant des conditions que, volontiers, essayerions-nous, en passant, de déterminer. Le sujet principal n'est plus, dès lors, l'invasion d'Attila, la chute de l'Empire Romain; bien que tout craquant du symbole de cette immense catastrophe, le cycle se limite à une des circonstances de cette invasion, à un événement restreint, mais aussi plus vivant peut-être, plus spontanément dramatique, parce qu'il est moins systématique: l'anéantissement du premier royaume de Bourgogne. Et tout le tragique est reporté, accumulé, sur cette circonstance particulière.

Il est certain qu'il existait déjà, avant l'invasion d'Attila en Gaule, une légende sur la mort de Gundicaire. Mais, après Attila, parmi la pleine épouvante du temps, cette légende sanglante se développa à l'infini. Elle fut comme un thème où chacun mit son âme douloureuse. C'est même, sans doute, pour cela, c'est dans cette sensation de chaos, que Prosper Aquitanus, relatant l'événement, force la note, va jusqu'à

(1) Nous verrons bientôt que le poème des *Nibelungen* constitue la première forme de cette tradition, — la première en date. *Les Chants héroïques de l'Édda* jailliront plus tard, sous l'action d'un événement parallèle à celui de la chute de l'Empire Romain et qu'ils exprimeront avec les mêmes symboles. Nous voulons parler des invasions danoises, du démembrement de l'Empire Carlovingien.

écrire que le Roi Burgunde fut exterminé avec son peuple et sa race, « cum populo suo ac stirpe ». Réminiscence, évidemment, réminiscence effarée dans cette oreille latine de quelque abrupt poème, de quelque farouche saga entendue, déjà presque fixée dans la forme des lieder forcenés qui clament, à la fin du *Nibelunge-nôt*, l'entrégorgement des Huns, des Burgundes et des Amelungen ; mais erreur d'histoire, ou du moins exagération propre à entraîner à une erreur d'histoire (car Aquitanus, personnellement, s'embarassa fort peu, semble-t-il, de connaître la suite des affaires de Gunther), attendu que Gunther eut pour successeur son fils Gundiok, lequel régna jusqu'en 463, et, en mourant, partagea ses Etats entre ses quatre fils : Chilpéric, Gondemar, Gondebaud et Godégésile. — Gondebaud, ayant déposé ses trois frères, régna seul. La Burgundie, sous lui, serait, semble-t-il, redevenue puissante. — La Loi Gombette, promulguée à Lyon par Gondebaud, et dont maintes dispositions sont empruntées au Code Théodosien, établit, entre autres choses, que les Burgundes laisseront aux vaincus le tiers, au moins, des terres conquises, et elle accorde aux Romains les mêmes droits qu'au peuple vainqueur. Cela implique une grande force. Fait important ; c'est dans cette Loi qu'est consignée la généalogie de la première dynastie burgunde. On y retrouve les noms des rois et princes burgundes chantés dans les *Nibelungen* et dans l'*Edda* : Gibico (1), qui est Giuki, père de Gunther, Gundahar, qui est Gunther, Gislahar et Godomar pour Giselher et Gernôt, frères de Gunther (2).

Or, il est permis d'inférer de cette particularité qu'au moment où les noms des vieux rois et princes de Burgundie figuraient, pour la première fois, dans un code promulgué par un de leurs descendants, les souvenirs, les légendes, les traditions qui leur étaient attachées, bénéficiaient d'une telle lumière, surgissaient augmentées des impressions laissées par tout ce qui s'était accompli depuis. La mort de Gunther, par exemple, ne fut plus une catastrophe fortuite, parmi les ruines du sillage d'Attila ; mais toute l'invasion s'épanouit dans ce désastre, toutes les flammes

(1) Guibich, père des Guibichingen, dans le *Crépuscule-des-Dieux*.

(2) Hagene ?

et les écroulements de la dévastation hunnique emplissent ce champ de bataille des bords du Rhin, où tomba le valeureux Gunther.

Ce grand mouvement des invasions, cette rumeur immense de vie barbare aboutissait, partout, aux formes exaltées, apocalyptiques, de sa propre tradition. Devant Basine prédisant à Chilpéric la décadence de la race mérovingienne, on songe à Brunnhild, lorsqu'elle dévoile à Sigurd le sanglant avenir du Héros.

Ce serait, apparemment, du règne de Gondebaud qu'il faudrait dater le cycle *chanté* (non point *écrit*) des sagas burgundes.

Ces chants, probablement, figuraient au nombre des sagas germaniques que Charlemagne fit recueillir, en si grand nombre. Vraisemblable, parmi cette époque passionnée, au travers de tant de batailles. — Puis des vouîtes, du silence ; le vieux cri de guerre des Barbaries évanoui, une grande douleur, une grande victime, une âme désespérée ; un crépuscule tombant sur cet éclat d'épées : Louis-le-Pieux. Il n'aimait guère ces bardits tonitruants qui avaient fait la joie de son père. — Et qui s'improvisa, faute de lui, conservateur de ces âpres légendes ? Nul autre que le clergé monastique, le dur clergé monastique d'alors qui arma Lothaire contre son père. — Par zèle studieux ? Plutôt par une sorte de jouissance que devaient trouver, à fixer ces farouches évocations, tous ces Moines guerriers, de sang germanique, qui souvent avaient pour abbés des princes d'empire, et passaient, sans s'en émouvoir, des cellules du monastère aux tentes du champ de bataille. L'origine des collections bénédictines ? des compilations enfiévrées d'un fatras de vieux poèmes frustes et tonnants. Les sagas burgundes furent, comme tant d'autres, recensées dans les couvents (1).

(1) Waldo, prince-abbé de Reichenau, fit copier douze chants en langue germanique, *Duodecim carmina Theodiscæ linguæ formata*. Des recensions latines furent faites, toujours dans les couvents (surtout en Saxe, semble-t-il), d'autres chants teutoniques de celui, par exemple, dont un poète se servit pour composer la *Klage*, qui est un résumé de la légende des *Nibelungen* ; sans doute, aussi, du chant qui a fourni à l'*Edda* le *Gubdrunarhvot*, *Gudrunne sauvée des eaux*, et qui raconte la mort de Swanhilde, fille de Sigurd et de Gudruna, écartelée sur l'ordre de son époux, le roi goth Airmanarecks (Herma-

Mais avant d'examiner cette phase de la formation du cycle des *Nibelungen*, où les chants qui le composent sont recueillis, recensés — et *remaniés*, verrons-nous, par les Moines — il nous faut dire, vite, quelques mots — peu intéressants — des identifications historiques tentées jusqu'à présent, à l'égard de Siegfried et de Dietrich (Théodoric).

Que n'a-t-on pas combiné pour estampiller d'archéologie Siegfried ! L'*Art de vérifier les dates*, tout entier, a fait nombre de sauts périlleux, sans pouvoir jamais retomber sur cette date chimérique enfouie au fond de la légende ! — On a voulu voir en Siegfried le Sigebert mérovingien. Comme Siegfried, Sigebert vainquit Saxons et Danois. — « Il les dompta par la force, cet homme si beau ! Le roi Liüdger doit en souffrir le dommage, ainsi que son frère Liüdgast, du pays des Sahsens (*Nibelungen*, IV). » Sigebert était Roi d'Austrasie ; or, la capitale du Royaume de Siegfried (selon le poème), Santen, près du Rhin, se trouvait, par conséquent, en Austrasie ; et il est certain, d'autre part, que, même avant les rois mérovingiens, à l'époque où Santen était une colonie romaine, les Francs-Saliens, à la tribu desquels Siegfried aurait appartenu (selon une autre hypothèse), étaient établis déjà dans cette contrée, puisque Julien, leur ayant vainement représenté qu'ils y usurpaient le territoire des empereurs, fut tenu de les en chasser. Outre cet argument, l'on n'a pas manqué d'établir une correspondance entre les querelles de Frédégonde et de Brunehaut et celles de Kriemhilt et de Brunnhild. Comme Sigebert, dans l'Histoire, Siegfried, dans le poème, est victime de ces querelles. Sigebert est assassiné comme il allait s'emparer de Tournay, refuge de son rival Chilpéric. Ainsi Gunther se félicite de la mort de Siegfried, dont la puissance menaçait la sienne. Il est certain que la célèbre rivalité de Frédégonde et de Brunehaut a eu sa légende, laquelle a pu se mêler, après coup, aux

naric). Fulco, archevêque de Reims, édifia de cette légende Charles-le-Simple, à propos de telle circonstance de la vie de ce roi, qui aurait présenté des analogies avec les traditions relatives au roi goth. Ce clergé mi-barbare prenait ses textes de sermons aussi bien dans les vieilles légendes abruptes dont son sang roulait le souvenir que dans les Écritures mêmes. N'étaient-elles pas un peu pour eux, ces légendes, aussi des *Écritures* ?

traditions burgundes. Mais ces identifications, même plus étroites, n'en demeureraient pas moins stériles, attendu que jamais on ne pourra vérifier historiquement les rapports de Siegfried avec les Burgundes du temps de Gunther, puisque, à l'époque de Sigebert, Gunther n'existait plus.

Aussi cette fameuse figure gravée (*jadis*, Cf. Montfaucon, la figure actuelle n'est pas authentique) sur le tombeau de Sigebert, à Saint-Médard de Soissons, et qui représente ce roi, *les pieds sur un dragon*. L'on a cru y voir un souvenir du mythe de Siegfried vainqueur de Fafner. La même figure se retrouve dans l'église de Santen, et l'on pourrait certainement, avec un peu de recherche, en indiquer ailleurs d'autres exemplaires. Mais que prouve cela, sinon que ce mythe scandinave du Dragon terrassé, ne heurtant point les idées du Christianisme qui lui-même a son saint Michel vainqueur du Dragon, s'était conservé plus longtemps que les autres mythes, et était devenu comme un symbole de vaillance, de lieutenance divine? Ce symbole, je le retrouve en d'autres personnages, avec qui jamais pourtant on ne songea à identifier Siegfried; ainsi: le Fléau-*de*-Dieu; et Théodoric dont le nom signifie: combattant-*de*-Dieu.

Enfin une tradition norvégienne — que, d'ailleurs, l'on ne peut guère prendre plus au sérieux que les hypothèses concernant l'identification du Héros des *Nibelungen* avec Sigebert 1^{er} d'Austrasie (mais deux improbabilités se valent) — viendrait contredire le système ci-dessus rapporté. — En effet, suivant ces dernières données, Siegfried, ou plutôt Sigurd, aurait vécu en Norwège, vers le commencement du ix^e siècle, puisque le iarl Ragnar Lodbrog, qui y régnait alors, épousa, en secondes noces, une certaine Astaug (ou Kraka), « qu'il crut, longtemps, la fille d'un simple pêcheur, mais qui avait eu pour père Sigurd Fahnericida et Brynhilda pour mère » (1). Une saga attribue même à Ragnar Lodbrog la victoire sur le Dragon! Il y eut, dans les pays norvégiens, une manière de dynastie de Sigurd (2), etc.

(1) GUILLAUME DE JUMIÈGES. *Historia Northmannorum*, I. C. 5. — SAXO GRAMMATICUS. *Historia Danica*, L. IX. — *Sagan af Ragnari Lopbrock*, C. I. Stockholm, 1737.

(2) Sigurd 1^{er} (1103-1130), Sigurd II (1136-1155), Sigurd III (1162-1163).

Le Siegfried germanique serait cependant antérieur au Sigurd scandinave. Lachmann et W. Grimm en font un chef d'une tribu de Francs-Saliens. Dans les *Nibelungen*, les terres de Siegfried sont, comme on a vu, situées dans le pays qu'occupaient les Francs-Saliens. A quel moment aurait-il vécu parmi eux? — A une époque très reculée certainement, puisque, aussi haut qu'on remonte, on retrouve Santen comme colonie romaine (*Colonia Trajana*, et aussi *Tricesimæ*). Le récit fait par Ammien Marcellin de la lutte que Julien engagea avec eux, et qui les fit connaître, ne fournit aucun indice sur Siegfried. Si donc Siegfried a vécu parmi les Francs-Saliens, c'est à l'époque héroïque, quasi-fabuleuse, où ces tribus erraient, sans autres annales que les chants de leurs Skaldes, des solitudes du Rhin aux brumeux rivages de la mer du Nord. Dans ces conditions, on ne peut guère plus en savoir historiquement sur le Héros germanique que, par exemple, sur les rois danois de la mythique dynastie skiolidungienne.

Quelques mots sur Théodoric, et nous avons fini ce fastidieux inventaire des données, positivement ou hypothétiquement historiques, incluses dans le poème des *Nibelungen*. Au vrai, nous pourrions arrêter ici même cet exposé, car, en fait, aucune relation n'a jamais existé entre le cycle des *Nibelungen* et l'histoire de Théodoric, lequel est le Diétrich du poème. La catastrophe de Gunther eut lieu en 436, bien avant la naissance de Théodoric (455). — Mais le roi des Ostrogoths étant, après Attila, la plus grande figure du v^e siècle, les traditions épiques le concernant se seront invinciblement liées, en dépit de l'écart de date, à celles qui se sont groupées autour de l'invasion d'Attila. Il serait assez possible que ces traditions aient pris, dans le poème des *Nibelungen*, la place d'une saga, également gothique, mais bien antérieure : la saga d'Hermanaric (1), qui fut vaincu par les Huns,

(1) Dans l'imagination du temps, ces deux noms : Hermanaric et Théodoric, semblaient s'appeler l'un l'autre ; ils se trouvent réunis (malgré l'énorme écart chronologique : Hermanaric, an 336 —, Théodoric, an 455) dans divers chants barbares, dans le *Chant d'Hildebrand* et d'*Hadubrad*, entr'autres, mentionné, je crois, pour la première fois en France, par J. J. Ampère. « Dans ce chant, dit Ampère, Théodoric, selon la légende et non pas selon l'histoire, avait été forcé de laisser son royaume aux mains d'Hermanaric, qui, à l'insti-

saga dont nul souvenir ne subsista dans la rédaction définitive des *Nibelungen*, mais que l'on retrouve, à deux reprises, dans les *Eddas* (1), lesquelles contiennent comme la matière brute — façonnée et ordonnée (trop bien ordonnée) dans l'épopée germanique. Le souvenir de Théodoric, plus glorieux, aura remplacé celui d'Hermanaric, figure brumeuse de Barbare immémorial, sombrée obscurément, sans éclair de framée, dans l'insondable flot des Huns. — L'exemple de ces substitutions se rencontre dans toutes les épopées naturelles, notamment dans la *Chanson-de-Roland*, où les authentiques Gascons de Roncevaux firent place, en définitive, aux Sarrasins, mieux légendaires.

Voici, maintenant, le moment de silence où tous ces chants épiques, après avoir quelque temps flotté comme une âme solitaire, enfouirent dans l'asile des couvents le triste et fier souvenir des vieilles Barbaries (2). Le retentissement des boucliers se perdit au fond des absides ; le bardit devint cantilène et l'orgue ensevelit l'âpre cri des batailles.

Et pourtant ! elle fut longue à mourir, cette vaste clameur. Ces Moines mêmes, que sentirent-ils, tout d'abord, dans ces chants de jadis, qui les pût captiver ? C'est qu'ils s'y miraient, eux-mêmes, en ces côtés de rudesse et d'impétuosité barbares que la discipline canonique avait mal réprimés en eux. — Cet effrènement, ces sursauts de race, je les retrouve dans la virulence des anciennes excommunications ! La loi d'excommunication est, sans nul doute, d'origine latine ; elle est la forme nouvelle et morale du bannissement romain : ni feu, ni eau. Mais cette loi, pour avoir force, trouva, dans les moyens du clergé, mieux que les juridictions impassiblement systématiques de l'an-

gation d'Odoacre, s'en était emparé. Le Héros fugitif avait trouvé asile chez le roi des Huns, Attila. »

(1) Cf. *Gudrune sauvée-des-eaux* et le *Chant de Hamdir*.

(2) C'est, très probablement, après Charlemagne, et à son exemple, que les Moines recueillirent les poésies barbares, en même temps que ce groupe de récits qui contiennent tout le légendaire carlovingien : la *Chronique de Turpin* (Roland à Roncevaux), les *Cantilènes héroïques*, le *Chant de Fontenay*, la *Captivité de Louis II à Bénévent* (dissolution de l'Empire Carlovingien), la *Chronique du Moine de Saint-Gall* (Cycle de Charlemagne), la *Chronique de l'Abbaye de Saint-Amand* (invasions northmannes), etc.

cien monde : la fougue aussi du monde nouveau, du Nord purifiant l'Univers.

Les Chants du Nord, tout pleins de cette fougue, n'eussent guère été modifiés par les moines, lorsque ceux-ci les compilèrent, si ce travail ne se fût fait en vertu de certaines fins que nous allons constater. Car si bien des raisons s'accordaient à conserver à ces chants, à travers toutes les vicissitudes, leur style d'authenticité, — des influences latines, d'autre part, agissant invinciblement, ne tardèrent point à altérer cette physionomie première.

Dé ces influences latines, voici ce qu'assez judicieusement on pourrait penser, semble-t-il. Charlemagne tente l'unité politique; son œuvre ne lui survit pas. Mais, lui disparu, les Moines et les Evêques font l'unité religieuse. Benoît d'Aniane réforme le monachisme, Hincmar fonde une manière d'Eglise gallicane. En raison de l'affaiblissement de l'activité civile, ou plutôt militaire, croît l'autorité ecclésiastique. Cette tradition romaine, que Charlemagne a renouvelée, c'est le clergé qui en hérite. « Hincmar considère l'Empire de Charlemagne comme le continuateur de l'Empire Romain. Cependant, et bien qu'il fût imbu des avantages de l'unité politique telle que le monde l'avait connue sous Charlemagne, il paraît s'être résigné facilement à la voir disparaître sous les fils de Louis-le-Débonnaire, *comptant que le règne universel de l'Eglise suffirait pour maintenir au moins l'unité idéale de la Société carolingienne* (1). » Et cette unité n'était pas qu'idéale : elle s'attesta foncièrement (2). Or, la conviction que le « règne universel de

(1) Deux travaux allemands sur Hincmar (*Revue des Questions Historiques*).

(2) Partout où l'Eglise eut des biens — propriétés épiscopales, abbayes, prieurés, menses innombrables — l'administration romaine, tout lointainement transposée qu'elle fût, — après le Sénat, le chapitre, après la toge du consul, la chappe de l'abbé — régît de nouveau les hommes. « Une abbaye n'était autre chose que la demeure d'un riche patricien romain, avec les diverses classes d'esclaves et d'ouvriers attachés au service de la propriété et du propriétaire, avec les villes et les villages de leur dépendance. Le Père-abbé était le Maître. Les Moines, comme les affranchis de ce Maître, cultivaient les Sciences, les Lettres et les Arts. L'abbaye de Saint-Riquier possédait la ville de ce nom, treize autres villes, trente villages, un nombre infini de métairies, etc. » (CHA-TEAUBRIAND.)

l'Eglise » maintiendra l'unité de la Société carolingienne inspire au clergé une sorte d'œuvre de réorganisation latine (1). Car d'où tirer que de la vieille tradition latine, romaine, un concept de domination universelle ?

Certes, c'est ici raisonner bien systématiquement ; mais la vie intime, nerveuse — impénétrable, hélas ! à un aussi bref, et, en effet, séchement systématique examen — se ressentait de ces dispositions générales. Non du peuple, inconscient encore, disséminé, que je dis : vie nerveuse ; mais du clergé, dont les œuvres l'exprimaient, cette vie, dont les occupations la racontaient. Là, elle aboutit à des manières d'être concrètes, à des aspects, à de la forme — à du style.

Le souffle de latinité qui revient du Midi, comme aux plus beaux jours de l'âge gallo-romain, anime savamment cette intime, nerveuse vie monastique, fine et puissante, réorganisée par saint Benoît d'Aniane, par lui préparée à recevoir un tel souffle !

Excepté Jean Scott Erigène, si l'immortel effluve oriental de Sapience ne suscite pas encore de grands théologiens, déjà apparaissent les grands canonistes : Hincmar, Benoît d'Aniane. C'est cet effluve qui caresse l'imaginative du Moine de Saint-Gall, des premiers poètes de la Table-Ronde et du Saint-Graal ; c'est lui qui inspirera Gerbert, et Abbon, et Hucbald, le fondateur de la grande école de Reims, et Bernon, et saint Odon, l'un fondateur, l'autre réformateur de Cluny, etc.

Une chose qui frappe dans les événements de ce temps, c'est ce penchant des hommes à chercher dans les traditions sacrées des analogies avec leurs propres

(1) Voici de bien caractéristiques effets de cette latinisation qui gagne dès lors tout. Lorsque Lothaire, ligué avec Pépin, lutte contre Charles-le-Chauve, pour reconstituer, à son profit, l'héritage de Charlemagne, la tradition romaine, ce sont les hommes de langue latine, les Aquitains, qui l'aident le mieux. Mais ensuite les deux rois s'appuient, au contraire, sur les Saxons, sur les Northmanns, sur les Esclavons, — sur le Nord païen. Alors l'Eglise, brusquement, se déclare pour Charles-le-Chauve ; les Aquitains aussi. Et le fils puîné de Louis-le-Débonnaire sera le défenseur du culte, de l'unité romaine, canonique, contre l'anarchie du Nord ; et c'est alors que Hincmar rêve du plan de Charlemagne réalisé par le clergé, par le Midi, par l'Orient, — Charles-le-Chauve étant l'épée de ce clergé, comme, autrefois, Pépin-le-Bref et Charlemagne furent l'épée du Saint-Siège.

situations. Atterré par la dévastation northmannne, Charles-le-Simple fait souscrire un Concile qui sanctionne un capitulaire qui n'est qu'une paraphrase d'un passage de l'Écriture : « Nous voyons de nos yeux ce que le prophète a prédit autrefois. Les Étrangers dévoreront votre pays devant vous, etc. ». Plus tard, parmi l'épouvantement de l'An Mil, Henri II, empereur d'Allemagne, se réfugie dans le monastère de Saint-Vanne, s'écriant, avec l'Ecclésiaste : « — Voici le lieu de repos que j'ai choisi et mon habitation aux siècles des siècles ! » — Pourquoi cette évocation continuelle, spontanée, sans nul apprêt déclamatoire, inconsciente d'être lyrique, et par qui le Présent se mire si rêveusement dans le Passé ? — C'est que l'influence traditionniste du Clergé est devenue immense ; et nous avons vu que cette tradition est surtout latine.

Dans ces monastères pleins des nimbes de la Légende Dorée, que pouvait-il advenir des vieux Chants barbares du Nord ? Lourds des armes qui conquièrent l'Empire Romain, les Héros germaniques entrèrent, eux aussi, dans le rayonnement de cette Légende. Le Moyen-Age put confondre alors Siegfried avec Saint-Victor. Ces frustes apparitions dégagées à peine du remous des migrations barbares, les Moines les vêtirent de tout un anachronique clinquant de chappes, de missels et d'auréolements. Peu s'en fallut, sans doute, que la légende (1) primitive des *Nibelungen* ne tournât totalement à quelque épopée latine du goût de l'*Alexandre Chevalier*. Ce que la latinité chrétienne avait fait pour l'Orient héroïque, elle le pouvait faire pour l'Occident épique. Saint Martin et saint Georges portaient casque et cnémides, non du centurion du iv^e siècle que fut, en effet, le premier, mais un casque et des cnémides tout à fait homériques, d'Achille ou d'Hector. Ulysse, retiré à la cour des rois de Castille, richomme autant qu'un Cid, guerroyait contre le Maure, cependant que Hârtus, le vieux pendragon celtique des bardes païens, maintenant à la tête des Vingt-Quatre de la Table-Ronde, partait à la Conquête du Saint-Graal.

Dans le *Nibelunge-nôt*, le remaniement n'est pas aussi radical ; il y a addition de nuances plutôt que

(1) Je n'emploie pas ce mot au sens monacal : *legenda* (*legendum est*), mais dans l'acception générale.

superposition de faits. Une interpolation très apparente cependant, c'est celle d'un des grands événements du x^e siècle, ou plutôt du souvenir de cet événement, abouté là, bon gré mal gré, en plein v^e siècle : la conversion des Hongrois au Christianisme, sous leur Duc Geysa. Les Moines jettent tout bonnement à travers le poème l'auteur de cette conversion : l'évêque Pilgerin de Passau ; ils en font l'oncle de Brunnhild. La Walküre nièce d'un évêque ! — Si j'avais été à la place des Moines, j'aurais plutôt mentionné saint Anschaire, l'apôtre des Scandinaves au ix^e siècle. C'eût été plus logique. Mais voilà : toute la Chrétienté en parlait, de cette conversion des Hongrois. Sylvestre II décernait le titre de roi à Etienne-le-Saint, fils de Geysa, et qui achevait l'œuvre commencée par l'évêque Pilgerin. Comment passer tant de choses sous silence ?

Arrivèrent ensuite les Minnesænger, les Troubadours, avec tout le brocart de l'ère du gothique rayonnant. Ils remplacèrent, sur le heaume des héros, les ailes des casques barbares par le cimier de la Chevalerie ; ils gonflèrent au-dessus des Hordes les bannières et les oriflammes, et le tourbillonnement des Migrations s'arrangea en belles ordonnances de Tournois. Nous sommes à Worms, sur le Rhin, en plein xiii^e siècle, au plus beau moment de cette manière de Renaissance que suscita le zèle artistique de Frédéric II de Hohenstaufen. Du reste, le pittoresque chevaleresque se trouva, çà et là, d'accord avec le vieux poème. Le Moyen-Age n'avait-il pas eu son Siegfried : Richard-Cœur-de-Lion ? Je ne crois pas que les Minnesænger aient beaucoup repris aux magnifiques lieder qui chantent, à la fin du poème, le combat des Huns, des Burgundes et des Amelungen. Les anachronismes qui sont du fait des troubadours restent épidermiques. Mais les Moines, eux, sont allés jusqu'au fond et nous auraient presque changé l'âme de l'œuvre, si un grand aspect hiératique, primordial, celui-là même où les créations du génie barbare ont atteint toute l'entournure possible et dont il faut, par conséquent, parler à ce titre, n'avait subsisté, malgré tout, dans le poème : — l'Or.

L'Or, pour les peuples qui envahirent l'Empire, c'était Rome. Même au ix^e siècle, alors que les Sarrasins ont pillé le trésor de Saint-Pierre, Rome fascine toujours l'Occident. Partout les Vikings la pensent

voir. Fièvre, sur un fond d'architectures capitoline, un Pape et un Roi à ses pieds, parmi de voluptueuses pénombres trainant en lourds rideaux d'alcôve, Marozie, comme plus tard Lucrece Borgia, se profile encore en impératrice. Dans la suite, en plein Moyen-Age, à l'heure la plus sombre de la ruine, lorsqu'il n'y a plus de pape, plus de peuple, lorsque Clément s'en est allé et que Rienzi n'est pas encore venu, lorsque la sauvage féodalité romaine, restée seule, pille et dévaste, tronquant les colonnes antiques et plantant, à la place, d'autres colonnes, de monstrueuses colonnes, barbares comme un pilier lombard : les Colonna, la sanglante famille des Colonna, — alors on peut bien croire le mirage dissipé, dispersé aux cent écroulements dont les Barons se font de difformes châteaux. Et pourtant il continue, indirectement, c'est vrai, par Byzance, héritière de Rome. C'est la fabuleuse fascination de Byzance qui détermine, au fond, la Quatrième Croisade. Mais c'est Rome qu'on pilla dans Byzance, et la conquête « latine » du vieil empire d'Orient fut la suprême lacération au dernier pan de l'immense pourpre des Césars.

Pour suggérer, d'abord, exprimer ensuite symboliquement cette conquête des richesses du monde oriental, les religions du Nord eurent ce mythe d'un demi-dieu s'emparant d'un Trésor, après en avoir tué le détenteur, — Siegfried vainqueur de Fafner ; — mythe, sans aucun doute, antérieur (1) aux invasions bar-

(1) Très probablement, les populations primitives de la Gaule connurent une manière de mythe de l'Or. Le monde gaélique eut sa légende de l'*Or-de-Toulouse*, comme le monde germanique celle du *Rheingold* ; l'une et l'autre issues, sans doute, d'un mythe commun, apporté en Gaule par la branche celtique des invasions indo-germaniques, et, dans le Nord de l'Europe par la branche scandinave. Seulement, la légende de l'*Or-de-Toulouse* a tout un côté historique, fertile en détails précis, lesquels, par l'effet d'un rapprochement assez permis, peuvent jeter une lumière curieuse sur la légende du *Rheingold*, restée, elle, exclusivement mythique. Voici ce que dit Strabon : « Comme la contrée (la contrée des Tectosages, autour de Toulouse) abondait en mines d'or et que les habitants étaient à la fois très superstitieux et très frugaux, il s'y était formé des trésors sur différents points. Les lacs et étangs sacrés surtout offraient des asiles sûrs où l'on jetait l'or et l'argent en lingots. Lors de la prise de Toulouse par le consul Cœpio (106 av. J.-C.), les trésors jetés dans les étangs sacrés furent pillés. » Ainsi que dans les fables scan-

baires, mais qui de ces événements, de ces fastes, reçut, en quelque sorte, force de vie, d'actualité. Si la transfiguration légendaire des grandes gloires du v^e siècle, Attila, Gunther, Théodoric, — fut si rapide, si puissante dans le Nord, c'est qu'il s'y trouva ce mythe, tout prêt à les mouler; mythe qui, par delà même ces figures, semble avoir expressément dominé la première moitié du Moyen-Age : depuis les luttes cupides des dynastes mérovingiens et carlovingiens jusqu'au monstrueux pillage de Constantinople. Quoi d'étonnant que, malgré les Moines, son influence se soit continuée, vivacement, dans les *Nibelungen*? — C'est surtout pour s'emparer de son Trésor que Hagene tue Siegfried. Certes, les causes mythiques du crime de Hagene ne sauraient être indiquées dans le poème. On ne suppose pas qu'en s'appropriant le Trésor, — lequel avait appartenu aux Niflungen, esprits infernaux, — Hagene, *leur descendant*, les venge sur la race qui les asservit, sur les Volsungen, postérité d'Odin, et dont Siegfried est issu. C'est, symboliquement, la revanche des ténèbres sur le jour, le Crépuscule des Dieux. Mais, tel que le donne le *Nibelunge-*

dinaves, ce rapt ne porta pas bonheur à son auteur, qui mourut misérablement. La somme des richesses qui furent trouvées dans les lacs sacrés en lingots d'or et d'argent représentait, au dire de Posidonius, une valeur de 15.000 talents (environ 83 millions de francs). Plus tard, devenus possesseurs tranquilles du pays, les Romains vendirent les Etangs sacrés, « et aujourd'hui encore, ajoute Strabon, les acquéreurs y trouvent des lingots d'argent battu, ayant la forme des pierres meulières ». Supposez ces détails reportés sur le *Rheingold* : curieux !

Je trouve d'ailleurs, dans une coutume des anciens Germains, comme les rites destinés à symboliser un Trésor caché dans des lacs ou fleuves sacrés, dans un sanctuaire. Lorsque sont finies les fêtes durant lesquelles la déesse Erda, la Terre-Mère, parcourt l'univers, « alors le char (qui la porta), les voiles qui la couvrirent sont jetés dans un lac solitaire. Des esclaves s'acquittent de cet office, et, aussitôt après, le lac les engloutit. De là une religieuse terreur et une *sainte ignorance* sur cet objet mystérieux *qu'on ne peut voir sans périr* ». (TACITE, *Germanie*.) Et en effet, tous ceux qui touchèrent à cet « objet mystérieux » (l'Or, l'opulence de la Terre, la Terre-Mère, Erda. Dans les fables scandinaves, Erda ne veut pas qu'on la voie), tous ceux qui s'en emparèrent, périrent misérablement : Siegfried, Hagene, Attila (Attila, selon la légende), en Occident ; Cœpio, en Orient.

nôt, le récit de l'événement est encore d'une âpreté, d'un tragique mal conciliable avec le ton d'une compilation de Moines; et des approfondissements de fatalité se devinent, aux sonorités étranges, prolongées, qu'il répand alors. L'acte de Hagene n'est point personnel; il est la volition du Destin. Cela se vérifie, à la fin du poème, lorsque Hagene paye de sa vie son refus de dire où est caché l'Or. Et il meurt, joyeux, certain que cet Or, enseveli par lui dans le Rhin, ne retombera jamais entre les mains de ses ennemis.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(A suivre.)



Jean Bloy